

Anselm Jappe
Guy Debord

E S S A I

DENOËL

Extrait de la publication

Guy Debord

Anselm Jappe
Guy Debord

ESSAI

DENOËL

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© Anselm Jappe

Première édition italienne : Edizioni Tracce, Pescara, 1993

Première édition française : Éditions Via Valeriano, Marseille, 1995

Et pour l'édition française :

© 2001, by Éditions Denoël

9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

ISBN 2-207-25150-0

B 25150-5

*Liste des abréviations des œuvres
les plus fréquemment citées.
(Les détails bibliographiques des écrits de Debord
se trouvent dans la bibliographie en fin de volume.)*

Cdvq : Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, vol. I : *Introduction*, L'Arche, Paris, seconde édition avec une nouvelle préface, 1958 ; vol. II : *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, L'Arche, Paris, 1961.

Com. : Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Gallimard, collection Folio, Paris, 1996.

HCC : György Lukács, *Histoire et conscience de classe*, traduction de Kostas Axelos et Jacqueline Bois, nouvelle édition augmentée, Minuit, Paris, 1984.

IS : *Internationale situationniste*, réédition Arthème Fayard, Paris, 1997 (le premier chiffre indique le numéro de la revue, le second la page).

OCC : Guy Debord, *Œuvres cinématographiques complètes*, Gallimard, Paris, 1994.

Pan. : Guy Debord, *Panegyrique*, Gallimard, Paris, 1993.

Potl. : *Guy Debord présente Potlatch*, Gallimard, collection Folio, Paris, 1996.

Préf. : Guy Debord, « Préface à la quatrième édition italienne de *La Société du Spectacle* », in *Commentaires*, *op. cit.*

Rapp. : Guy Debord, « Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale », in *Internationale situationniste*, *op. cit.*

Sds : Guy Debord, *La Société du Spectacle*, Gallimard, Paris, 1992.

VS : Guy Debord, *La Véritable Scission dans l'Internationale*, Arthème Fayard, Paris, 1998.

I.S. indique également l'organisation du même nom.

I.L. indique l'Internationale lettriste.

Sommaire

Abréviations des œuvres citées	7
Introduction à la deuxième édition française	11
LE CONCEPT DE SPECTACLE	15
<i>Faut-il brûler Debord ?</i>	15
<i>Le spectacle, stade suprême de l'abstraction</i>	21
<i>Debord et Lukács</i>	41
<i>L'histoire et la communauté comme essence humaine</i>	57
Notes de la première partie	75
LA PRATIQUE DE LA THÉORIE	81
<i>L'Internationale lettriste</i>	81
<i>Les situationnistes et l'art</i>	103
<i>La critique de la vie quotidienne</i>	115
<i>Les situationnistes et les années soixante</i>	126
<i>Mai 68 et la suite</i>	150
<i>Le mythe Debord</i>	156
<i>Le spectacle vingt ans après</i>	172
Notes de la deuxième partie	182

PASSÉ ET PRÉSENT DE LA THÉORIE	195
<i>La critique situationniste dans le contexte de son époque</i>	195
<i>Les apories du sujet et les perspectives de l'action</i>	208
<i>Les deux sources et les deux aspects de la théorie de Debord</i>	224
Notes de la troisième partie	241
Bibliographie de Guy Debord	247
Bibliographie critique	253
Index des noms cités	263

INTRODUCTION À LA DEUXIÈME ÉDITION FRANÇAISE

Ces cinq dernières années, plus de livres et d'articles ont été publiés sur les situationnistes, et sur Debord en particulier, que durant les quatre décennies précédentes. Mais c'est surtout avec la publication du premier volume de sa *Correspondance* qu'on dispose d'un témoignage inestimable sur la vie de Guy Debord et sur l'histoire interne de l'Internationale situationniste. Enfin, de nombreux témoins qui ont connu Debord ont publié leurs souvenirs, tandis que d'autres se sont mis à enquêter sur les détails de sa vie. Ainsi, pour ce qui est de la biographie de Debord et des vicissitudes de l'I.S., le lecteur intéressé peut trouver aujourd'hui un matériel bien plus abondant que celui que peut offrir le deuxième chapitre de ce livre.

Mais la perspective historiographique, biographique et anecdotique n'est qu'un aspect très secondaire de cet ouvrage. Le souci principal est ici l'analyse théorique, la recherche des sources de la pensée de Debord, la détermination de sa position par rapport à la tradition marxiste et la comparaison avec d'autres auteurs contemporains. Il ne s'agissait de rien d'autre, au départ, que d'une première percée dans cette direction théorique. Malheureusement,

aucune autre publication n'a entrepris depuis de continuer sur cette voie. Sur les milliers de pages consacrées ces derniers temps à Debord, l'analyse théorique est largement absente. Là où, en quelques paragraphes, on s'y essaie, elle ressemble souvent étrangement, et parfois au pied de la lettre, aux conclusions de ce livre. Or, si l'auteur de cet ouvrage a cherché à approfondir sa recherche par la publication de quelques essais, il serait souhaitable que d'autres le fassent également à partir de leur propre point de vue.

Ce livre est largement consacré au Debord théoricien et praticien de la révolution. Par conséquent, il s'occupe certainement trop peu du Debord poète, dans tous les sens du mot. Il faut espérer que quelqu'un aborde ce domaine d'une façon sérieuse, sans séparer ces deux côtés de son activité : on s'est trop souvent enthousiasmé pour le grand écrivain et sa langue parfaite en faisant abstraction du contenu de ses écrits.

L'auteur n'a pas jugé utile d'ajouter des pages sur l'étonnant destin qu'a connu Debord depuis sa mort, lorsque la conspiration du silence fut remplacée par une conspiration du bavardage et que l'on assista aux hommages les plus surprenants, aux allégeances les plus inattendues, aux mélanges les plus étranges. L'auteur se réserve d'y revenir à une autre occasion, de même que sur l'incorporation de Debord dans la pensée postmoderne, désormais répandue surtout dans le monde anglo-saxon.

Le succès de ce livre a dépassé toutes les attentes de son auteur. Il a été traduit en cinq langues par des éditeurs toujours plus importants, et si les comptes rendus y trouvaient quelque chose à critiquer, c'était en général une trop grande fidélité à son sujet. Ce livre a plu à ceux dont le jugement

importait à l'auteur. Heureusement, il a déplu à certains autres.

Mais ses plus grandes satisfactions, l'auteur les a reçues à travers les rencontres que le livre lui a procurées des deux côtés de l'équateur. L'une d'entre elles, en particulier, lui a apporté la confirmation la plus précieuse : savoir que tout ce qu'il lui semblait comprendre sur son sujet à partir de ses lectures correspondait assez exactement à la vérité.

Anselm Jappe
Genazzano, décembre 2000

LE CONCEPT DE SPECTACLE

Faut-il brûler Debord ?

Certaines époques ont montré qu'elles croyaient fortement dans la puissance de la pensée critique. Ce fut le cas pour celle de l'empereur chinois Ts'in Che Hoang Ti, qui organisa le premier autodafé de livres, et celle qui condamna Anaxagore et Socrate, ou cette autre qui envoya au bûcher Bruno et Vanini. Et en Iran, sous le régime du Shah, une enseignante fut condamnée à la prison à vie parce qu'elle détenait un exemplaire de la *Science de la logique* de Hegel.

Notre époque, au contraire — nous parlons des dernières décennies en Europe occidentale — a tenu ses penseurs, non sans raison, pour des gens totalement inoffensifs. Plus d'un qui s'est prétendu ennemi juré du monde existant a été accueilli à bras ouverts dans les universités ou à la télévision, dans un élan d'amour réciproque. Parmi les rares personnes considérées comme tout à fait inacceptables, on trouve assurément Guy Debord. Pendant longtemps, c'est plutôt la police qui s'est intéressée à lui, et non les organes normalement chargés de diffuser la pensée. Mais finalement

ce comportement n'a plus suffi, car les théories qu'il avait élaborées avec ses amis, les situationnistes, ont commencé, malgré tous les obstacles, à s'imposer dans l'esprit de l'époque. Depuis lors on assiste à une autre technique d'occultation : la banalisation. Il existe certainement peu d'auteurs contemporains dont les idées ont été utilisées de façon aussi déformée, et généralement sans même que l'on cite son nom.

Il est désormais communément admis, depuis les directeurs de télévision jusqu'au dernier des spectateurs, que nous vivons dans une « société du spectacle ». Devant l'invasion des *mass media*, dont on dénonce de plus en plus les effets sur les enfants collés à l'écran de télévision dès leur plus jeune âge, ou devant la « spectacularisation » de l'information que l'on déplore à propos d'événements tragiques tels que les guerres et les catastrophes, il est aujourd'hui de rigueur de parler de « société du spectacle ». Les plus informés vont parfois jusqu'à dire que ce terme serait le titre d'un livre écrit par un certain Debord, laissant ainsi entendre qu'il s'agirait d'une sorte de MacLuhan plus obscur. Mais on est rarement plus explicite.

Faut-il déplorer cette « désinformation » ? Un socialiste autrichien de la première moitié du siècle a dit : « Quand j'ai commencé à lire Marx, je me suis étonné de ne pas en avoir entendu parler à l'école. Quand j'ai commencé à comprendre Marx, je ne m'en suis plus du tout étonné. »

On a réduit les théories de Marx à une simple doctrine économique sur l'appauvrissement prétendument inévitable du prolétariat, pour ensuite dénoncer triomphalement l'erreur de Marx. De ce Marx-là, on pourra même parler dans les écoles. De la même manière, on s'emploie à réduire les

idées de Debord à une théorie des *mass media*, afin de lui donner hâtivement raison sur quelques points spécifiques et ne plus parler du reste. Ce rapprochement entre Marx et Debord n'est pas arbitraire. Une époque qui se sert de l'écroulement du despotisme bureaucratique soviétique et du triomphe apparent de la version occidentale de la gestion de la société, pour porter un « coup final » à tout ce qui est lié à la pensée marxiste, doit trouver plus que gênante l'une des rares théories d'inspiration marxiste qui s'est vue sans cesse confirmée par les faits depuis trente ans.

Pour une autre raison, cette comparaison n'est pas arbitraire : la compréhension des théories de Debord nécessite avant tout que l'on fixe sa place parmi les théories marxistes. Ce propos pourrait étonner certains lecteurs : l'intérêt de Debord résiderait-il donc dans l'interprétation qu'il fait de Marx ? Debord n'était-il pas avant tout le représentant d'une avant-garde artistique qui voulait dépasser l'art au moyen du « détournement » et de la « dérive », du jeu et de l'« Urbanisme unitaire » ? Le pivot de l'agitation situationniste n'était-il pas la révolution de la vie quotidienne ? Bien sûr tout ceci a son importance. Mais à trop vouloir privilégier cet aspect, on finit également par réduire l'activité théorico-pratique de Debord pour l'ensevelir dans le grand cimetière des avant-gardes passées, en lui concédant comme unique intérêt pour le présent celui d'être un « père des néo-avant-gardes de la vidéo » ou un « précurseur des punks » — et ces exemples ne sont pas inventés. Cette incompréhension est déjà manifeste dans l'usage fréquent du mot « situationnisme », terme que les situationnistes ont résolument refusé depuis le début (IS, 1/13) en y décelant une tendance abusive à pétrifier leurs idées en dogme.

La présente étude porte avant tout sur l'*actualité* de la

théorie du « spectacle » telle qu'elle a été élaborée par Debord, et son utilité pour une théorie critique de la société contemporaine. On démontrera que le spectacle est la forme la plus développée de la société fondée sur la production des marchandises et sur le « fétichisme de la marchandise » qui en découle, concept dont on cherchera à clarifier la véritable signification. On démontrera également dans quelle mesure ce dernier concept constitue la clé pour comprendre le monde d'aujourd'hui, où le résultat de l'activité humaine s'oppose à l'humanité au point de menacer celle-ci d'extinction par une catastrophe écologique ou par la guerre. Cet essai touche donc à l'*actualité* d'une partie centrale de la pensée de Marx, et l'on examinera le rapport de Debord avec les courants minoritaires du marxisme qui se sont référés à cet aspect de la pensée de Marx.

Nous avons surtout approfondi les questions théoriques et la relation de Debord avec les autres acteurs de son époque historique ; nous n'avons accordé que la part indispensable à certains aspects, comme la discussion sur le rôle de l'organisation révolutionnaire, autrefois importants, mais qui aujourd'hui pourraient évoquer les débats byzantins sur la nature divine ou humaine du Christ. Nous nous sommes peu étendus sur les aspects anecdotiques et biographiques, car ceux-ci ont déjà fait l'objet de certaines recherches relativement bien documentées¹. Cependant, les activités pratiques de Debord, sa vie et ce que l'on pourrait appeler son « mythe » seront pris en considération, car ils font partie d'un projet global qui vise à une existence riche et passionnelle au lieu de la contemplation passive, et qui veut abolir tout ce qui rend actuellement une telle vie impossible.

Au cours des années soixante, en plus du dégoût croissant qu'inspiraient ceux qui utilisaient Marx pour justifier leurs *goulags* et leur *nomenklatura*, de nombreuses théories marxistes ou prétendues telles semblaient désormais dépassées. En ces années-là, le capitalisme ne se montrait pas du tout incapable de développer davantage ses forces productives, ni de distribuer plus équitablement que dans le passé ses résultats, démentant ainsi ceux qui attendaient une révolution venant d'ouvriers subissant une misère croissante. La critique sociale posait alors la question la plus globale, la plus simple et pourtant la moins souvent posée : quel usage fait-on de l'énorme accumulation de moyens dont la société dispose ? La vie effectivement vécue par l'individu est-elle devenue plus riche ? Évidemment non. Tandis que le pouvoir de la société dans son ensemble paraît infini, l'individu se trouve dans l'impossibilité de gérer son propre univers.

Debord, contrairement à beaucoup d'autres, n'y voit pas un revers inévitable du progrès, ni un destin de l'homme moderne n'ayant d'autre remède qu'un improbable retour en arrière. Il y décèle une conséquence du fait que *l'économie a soumis à ses propres lois la vie humaine*. Aucun changement à l'intérieur de la sphère de l'économie ne sera suffisant tant que l'économie elle-même ne sera pas passée sous le contrôle conscient des individus. Sur la base des indications fournies par Debord lui-même, nous expliquerons pourquoi cette expression n'a rien à voir avec les affirmations du même ordre que l'on peut éventuellement entendre de la bouche même du pape. L'économie moderne et son existence en tant que sphère séparée seront analysées ici comme conséquences de la *marchandise*, de la *valeur d'échange*, du *travail abstrait* et de la *forme-valeur*. C'est de cela qu'il faut parler.

C'est ce que fait depuis la Première Guerre mondiale le courant minoritaire du marxisme qui assigne une importance centrale au problème de l'*aliénation*, considérée non pas comme un épiphénomène du développement capitaliste, mais comme son noyau même. Il s'agit là encore d'une façon très philosophique de concevoir le problème ; l'essentiel est cependant d'avoir souligné que le développement de l'économie devenue indépendante, quelle que soit sa variante, ne peut qu'être l'ennemi de la vie humaine. Le chef de file de ce courant est G. Lukács, dans *Histoire et conscience de classe*, qui avait repris et élaboré la critique marxienne du « fétichisme de la marchandise » en tenant compte des mutations intervenues depuis Marx dans la réalité sociale. Avec les arguments de Marx et de Lukács, Debord tentera par la suite de forger une théorie pour comprendre et combattre cette forme particulière de fétichisme qui est née entre-temps, et qu'il nomme le « Spectacle ».

Pour saisir les idées que Debord expose dans *La Société du Spectacle* (1967), il est par conséquent indispensable de bien analyser ses sources, auxquelles il doit plus qu'il n'y paraît à première vue. Ceci ne signifie pas que l'on nierait l'originalité de Debord, dont l'un des mérites est d'avoir adapté ces théories à une époque très différente. Lui-même écrit dans son livre autobiographique *Panégryrique* (1989) : « De plus savants que moi avaient fort bien expliqué l'origine de ce qui est advenu », citant ensuite sa propre paraphrase de la théorie marxienne de la valeur d'échange, extraite de *La Société du Spectacle* (Pan., 83). *La Société du Spectacle* n'abonde pas en citations² ; lorsque Debord en fait, c'est davantage pour appuyer ses propres thèses que pour faire état de ses sources. Mais une lecture attentive révèle que *La Société du Spectacle* suit de près un certain courant marxiste,

Anselm Jappe

•• Guy Debord

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR CLAUDE GALLI

Anselm Jappe, né en 1962 à Bonn, a grandi à Cologne et dans le Périgord. Depuis 1983 il vit à Rome. Outre ce livre, traduit en six langues, il a publié plusieurs essais et articles.

considérées comme tout à fait inacceptables, on trouve assurément Guy Debord. Pendant longtemps, c'est la police qui s'est intéressée à lui, plutôt que les milieux intellectuels. Lorsque, malgré toutes sortes d'obstacles, sa pensée a fini par s'imposer, on a bien vite assisté à une autre forme d'occultation : la banalisation. Il existe peu d'auteurs contemporains dont les idées


ont été utilisées de façon aussi déformée, et généralement sans même que l'on cite son nom.

Ce livre résume l'activité publique de Guy Debord, du lettrisme à la fondation de l'Internationale situationniste, des rencontres avec Henri Lefebvre et *Socialisme ou Barbarie* à Mai 68, de *La Société du Spectacle* à ses films. Surtout, il veut préciser la place de Debord dans la pensée moderne : sa reprise des concepts marxistes les plus importants et les plus oubliés, son utilisation de Lukács, son importance pour une théorie critique aujourd'hui.

Cet ouvrage prend au sérieux Debord lorsqu'il affirme avoir « écrit sciemment pour nuire à la société spectaculaire ».

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

DENOËL

B 25150.5  02.01
ISBN 2.207.25150.0
135 FF TTC - 20,58 €

